



## **En route les filles**

Par Donald Vézina

(Deschambault)

**L**aurette crut voir une cane et ses canetons patauger près de la rive du fleuve. Elle freina brusquement et se gara maladroitement au bord de la route. Malgré ses rhumatismes, elle s’extirpa de l’auto à peu près élégamment, puis elle réussit à enjamber la petite allée d’hémérocailles qui bordait le terrain des Naud pour aller s’asseoir le plus près possible de la grève. Le bonheur qu’elle ressentit une fois assise dans l’herbe fraîchement coupée fut aussi fulgurant que la douleur qui darda chacune des articulations de ses jambes et de ses hanches.

« Dieu que ça sent bon. Il faut que j’enregistre à tout jamais cette odeur mêlée d’herbe fraîche et de jonc de grève. Et ce soleil d’août qui réchauffe mon vieux corps. Pauvre vieux corps. De toute évidence, il ne me permettra plus d’être autonome encore bien longtemps. Je vais devoir vendre ce vieux cabriolet et c’en sera fini des balades sur les routes de la paroisse. Profite bien de ce moment ma Laurette... Oh ! Voilà la cane avec un, deux, trois... avec sept petits canards. »

La beauté de la scène apaisait la vieille dame obsédée par les changements qui s’opéraient. Sa maison était en vente et une chambre lui était réservée à la résidence du village au début du mois suivant. Le temps faisait son œuvre, inexorablement, et de ce triste constat naissait un sentiment d’urgence qui la poussait à vivre intensément chaque petit moment heureux.

« Doux Jésus, je suis assise à l’endroit exact où nous nous étions arrêtées pour manger les galettes de Nicole alors que nous nous rendions chez la tante de Thérèse à Grondines. Quelle expédition ! C’était une bonne trotte quand même du village de Deschambault à celui de Grondines. Si au moins nous avions été grées correctement pour pédaler. Mautadites jupes plissées, toujours à la traîne, toujours prises dans la chaîne ou dans les rais du bicycle. »

Laurette ferma les yeux et les images se mirent à défiler...

– Vas-y Thérèse, pédale ! Force-toi un peu. Faudrait qu’on arrive chez ta tante avant la noirceur.

– Va donc au diable Germaine. Ça ne fait pas plus que dix minutes qu’on est parties pis on a déjà passé le pont de la rivière à Bélisle. Ça nous prendra pas l’après-midi pour nous rendre là-bas. Fatigante !

- Si vous arrêtiez de vous étriver toutes les deux pis que vous vous concentriez sur la route, ça avancerait peut-être un peu plus vite et vous seriez moins en danger de vous faire frapper par un char.
- Toi, Gisèle, la sœur supérieure, ferme-toi donc. Avance à la vitesse que tu veux, pis achale-nous pas. Passe donc en avant de nous autres, comme ça tu nous entendas pas pis nous autres non plus on ne t'entendra pas.
- Ben moi j'arrête un peu. Il faut que je me mette de la crème sur les cuisses. Je commence à être pas mal échauffée.
- Ah ! Nicole. Si t'avais les cuisses moins rondes aussi. Elles se froteraient moins pis tu serais pas toujours échauffée.
- Comment Thérèse t'a appelée tout à l'heure ? Sœur supérieure ? J'pense qu'elle a trouvé le bon mot. Pis toi, si t'avais les cuisses moins sèches pis le corset moins serré chère Gisèle, t'aurais peut-être le sourire plus facile. De toute façon, moi j'arrête ici. Je me crème puis je prends une petite collation. J'ai apporté cinq belles petites galettes au raisin. En voulez-vous ?

« Dieu qu'elles étaient bonnes ses galettes. Pauvre Nicole. Elle est morte de peine parce que son fils unique est parti pour Montréal pour ne revenir au village qu'une seule fois, dans sa tombe. Enfin, elle repose maintenant en paix dans le cimetière avec son vieux Maurice et son beau Charles.

« Et la sacrée Gisèle. Elle a toujours été picrette. Elle a dû devenir terriblement détestable. Ça devait pas être drôle à la résidence Belle-Vie. Quand j'suis revenue au village, il y a deux ans, on venait de l'enterrer. Sa fille doit toujours être à Québec. Elle doit plus faire la rue Notre-Dame-des-Anges par exemple, c'est plus de son âge. »

À cette pensée, Laurette fut prise de quelques remords.

« Franchement Laurette, tu devrais pas te laisser aller à des jugements aussi mesquins. Tu as eu la vie bien facile toi en vendant tes chapeaux et tes gants chez Laliberté. Profite donc du soleil et du fleuve et ne te préoccupe donc pas de la vie des autres. Ils font ce qu'ils peuvent, comme toi. »

Elle jeta un œil aux canards puis ferma à nouveau les yeux, laissant affluer les souvenirs.

– Pis Laurette, le beau Jean-Paul est-y passé jeudi soir ? Ta grande sœur a-tu eu le temps de tricoter une, deux ou trois pattes de bébés pendant que vous vous preniez les mains sur la causeuse ?

– Germaine, tu m'énerves. Ce qui se passe quand Jean-Paul vient me voir, ça me regarde. Tu devrais t'occuper de tes affaires et questionner ton Lucien sur sa soirée de jeudi. Il me semble bien l'avoir vu passer vers dix heures et, si mon souvenir est bon, le trottoir était pas tout à fait assez large pour qu'il soit capable de rester dessus. Peut-être qu'y avait les pieds un peu ronds...

Laurette prenait beaucoup de plaisir à se remémorer ces moments de jeunesse, bien assise au bord de l'eau à rêvasser en regardant les canards. Mais comme toujours, son Jean-Paul réapparaissait au fil des souvenirs évoqués pour la faire sombrer dans une tristesse inguérissable. Elle avait eu beau quitter le village pour aller s'installer en ville et s'y faire une vie somme toute agréable bien que solitaire, les abonnements au théâtre et à l'orchestre symphonique, les nombreuses sorties au cinéma et les centaines de romans dévorés n'avaient pas réussi à lui faire oublier son seul et unique amoureux.

« Bon, ça suffit les émois. Relève-toi ma vieille Laurette et rends-toi à ta vieille voiture avant que tes jambes aient perdu leur capacité à te soutenir. Un dernier petit tour à Grondines pendant que c'est possible. Jean-Paul est mort à la guerre et il en sera de même pour toi. Ta guerre à toi, elle est impossible à gagner. La mort aura toujours raison des humains. Tu feras pas exception. »

De retour à la maison, Laurette fouilla fébrilement dans ses vieilles boîtes de photos. Lorsqu'elle mit enfin la main sur celle où l'on voyait les bicyclettes laissées au bord de la route pendant que les cinq copines mangeaient leurs galettes aux raisins, elle se sentit apaisée. Elle tenait une preuve de sa capacité à être heureuse. Elle n'avait pas toujours été la vieille dame froide et hautaine qu'elle était devenue pour tous, elle avait été jeune et fofolle elle aussi.

Après avoir inséré la photo dans le cadre du miroir de sa commode, Laurette fit sa toilette puis elle enfila sa jaquette avec un plus de difficulté qu'à l'habitude. Elle prit la télécommande et une fois bien installée dans son fauteuil, elle syntonisa la chaîne d'information continue de Radio-Canada. La portion internationale des bulletins de nouvelles l'intéressait toujours. Elle voulait être au fait de tout ce qui se passait sur la

planète, surtout des conflits qui perduraient et qui faisaient toujours trop de morts, de veuves et d'orphelins. Beaucoup trop d'êtres éplorés.

Un léger serrement dans la poitrine lui fit fermer les yeux.

Elle s'éteignit comme une petite vague se dépose sur la grève, en laissant bien peu de chose dans son sillage.